

BOURBON BUSSET

de l'Académie française

La Nature est un talisman

journal

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1966.*

A la mémoire
de Charles DU BOS

Pour L.

23 septembre 1964. Premier jour de l'automne, saison des arbres. Les minutes privilégiées s'imposent comme des bouffées, des souffles, ou plutôt des lueurs. Elles m'apparaissent le plus souvent à travers les arbres, comme si l'ombre et le feuillage les provoquaient, les poussaient à déchirer ce mince tissu protecteur.

Problèmes des frontières, des jointures. Relations entre réflexion et action, entre mystique et politique, entre images et idées, entre foi et raison. A la limite de deux territoires, entre chien et loup, des choses se passent, des significations apparaissent. Être un frontalier.

Écrire sur le réel, c'est se couper de lui, en recourant au langage. Comment perpétuer ce léger mouvement du frêne qui semble vouloir tomber, mais c'est illusion, et pourtant, immobile, il a bougé sous le poids de ses étourneaux qui le libèrent, le dénudent et le font filer vers le ciel? Choisir des mots, les articuler, autant de trahisons. Si je n'essaie pas, je suis un jouisseur qui se contente de ressentir les présences, sans les recréer.

Attendant un collègue agriculteur, je descends dans la bibliothèque. J'ouvre le Virgile, édité par Baskerville au XVIII^e. Virgile, que bientôt personne ne lira plus dans le texte, sauf quelques

latinistes professeurs de Faculté. Le secret du langage dort dans ces vers, dont chacun se suffit à lui-même, tout en étant le maillon d'une chaîne insécable.

Chercher une vérité autre que scientifique, c'est chercher Dieu. Il faudrait saisir la vie par éclairs, rendre par fragments la charge d'éternité de l'instant, non pas vérifier des hypothèses de travail, mais tomber en arrêt. Cet herbier, non méthodique, mais chronologique, retracerait les chemins parcourus. Le système tout fait laisse autrui dehors, à lorgner, à travers la grille, l'édifice. L'itinéraire, en revanche, bien que personnel, est une voie ouverte à tous. A chacun de composer son album de voyage, de noter ce qui peut s'exprimer par les mots, sans que les mots l'épuisent.

La pensée se considère comme la zone neutre de l'âme. Force ou faiblesse?

La démocratie, ce n'est pas de pousser n'importe qui à contester n'importe quoi, c'est de mettre en mesure n'importe qui d'accéder au niveau supérieur.

Il faut enraciner la mystique, la greffer sur le quotidien, au lieu de la pulvériser, tel un insecticide, sur la science et la technique. *Paganiser notre christianisme.*

Essayer d'observer des nébuleuses dont la vitesse de récession serait supérieure à celle de la lumière serait se heurter à un mur. Exemple d'une de ces limites que notre esprit refuse.

J'ai compris que L. était ma nécessité un jour à New York où je l'ai attendue trois heures au Stanhope Hotel, alors qu'elle me guettait à l'arrivée du train de Princeton. J'ai imaginé l'accident, je l'ai vue morte. Je m'enquerais déjà auprès du portier des numéros de téléphone des hôpitaux, quand elle est arrivée d'un coup, dans un rêve. Il me semblait que des signes progressifs

auraient dû saper mon anxiété et préparer mon espoir. C'était un cadeau irréel, une vision. Depuis, le monde extérieur est rassemblé derrière les deux yeux de L., par un parti pris qui m'engage dans le réel. Le reste est le songe du possible.

Ces cahiers s'enchaînent avec celui que je rédigeais à l'âge de quatorze ans. L'intervalle m'a appris à situer des êtres et des institutions, à donner une signification à des notions abstraites : la mort, l'amour, l'ambition, l'injustice. J'ai dressé une carte. Me voici de nouveau face aux problèmes sans énoncé.

Au *Centre d'études prospectives*, conversation avec un religieux et un savant sur l'attitude de l'Église vis-à-vis de la science. Éliminer tout défaitisme, tout complexe d'infériorité. La science ne pourra jamais répondre aux questions sur le sens du monde, de la destinée humaine et de la science elle-même. La manière qu'a un homme d'aimer, de prier, de rêver ne relève pas d'une technique scientifique, même si celle-ci entreprend de l'expliquer.

Des faiseurs jouent aux anormaux pour éblouir ceux qui se croient normaux, alors que le normal, si insolite, est discrédité. Le domaine du fantastique quotidien et de l'étrange vie dite normale demeure en friche.

Nous adorons les images, au moment où les savants doivent y renoncer.

Lettre d'un ami de Barcelone où j'ai fait en mai un aller-retour pour une conférence. La chasuble de l'officiant étincelait dans la cathédrale obscure. Climat de prière dense. Sur le parvis, deux mannequins géants, le roi et la reine de la procession de la Fête-Dieu, dansaient au soleil la hiératique sardane.

Rêve. Je parle avec une paysanne assez cossue sur le seuil de sa maison. Soudain des coups de pied furieux dans la porte de la grange. La fermière dit : « Ne faites pas attention. » Les

coups deviennent de plus en plus violents. La porte cède. Apparaît une tête de vieux cheval exténué. L'animal grogne : « Tu as fait de ton mari un cheval. Au moins donne-lui à manger. »

Histoire des continents. L'Asie, un superbe avortement. L'Afrique, une interminable gestation. L'Amérique, une greffe géante. L'Europe, une série de naissances. Qu'elle reste dans sa ligne : pas de malthusianisme!

Georges Bidault m'a dit un jour que son rêve était de devenir un grand vieillard. Peu d'ambitieux y parviennent. Ni Alexandre, ni César, ni Napoléon. Ont réussi : Chateaubriand, Hugo, Clemenceau, Churchill. De Gaulle a évité de justesse la vieillesse amère de Lyautey.

Prendre du recul, mais ne pas buter dans moi-même.

« Je masque la vérité, me dit cet artiste, pour rendre la révélation plus intense. »

Quelle réalité plus réelle que l'amour physique? Ceux qui osent le dire le disent mal. La peur du ridicule, le respect humain les font tomber dans l'érotisme mineur. Le spasme, mouvement fondamental de l'univers. Systole et diastole. L'alternance du repli et de l'élan.

« Ma vie est un roman, me dit cette vieille. Un roman de misère et souvent de désespoir. Je voudrais qu'elle ait servi à autre chose qu'à me faire souffrir. Je vous la raconterai, et vous la raconterez à votre tour. »

Lettre reçue à la mairie : « J'ai l'honneur de demander à votre autre (*sic*) personnalité... »

10 novembre 1964. Déjeuner officiel en l'honneur d'Adenauer. Il y a douze ans, nuit blanche au Quai d'Orsay avec lui, Robert Schuman, Gasperi, Van Zeeland, Stikker, Bech et Jean Monnet. Il s'agissait de fixer le siège de la Communauté du charbon et

de l'acier. Dans la pièce à côté, les experts trépignaient. Quelle serait leur future résidence? Luxembourg l'emporta d'une courte tête à quatre heures du matin. Atout du chancelier : l'accident de voiture qui lui a donné un masque mongol. Ce visage d'Asiatique rusé fait oublier l'arme secrète : un réalisme mystique. A cinq heures du matin (il faisait jour), je suis rentré à pied. Gai et las, comme après une nuit d'amour.

20 novembre 1964. Rome. Une fois de plus, promenade sur le Palatin. Une fois de plus pris par les pierres, les arbres et le sol faits d'une même matière, minérale et végétale. Même impression qu'à Palmyre où les colonnes verticales et le désert ne diffèrent que par leur position. Dans de tels paysages, l'homme dérange. Extérieur, éphémère, de trop.

Musée de Palerme. Stupeur devant la Vierge d'Antonello de Messine. Les couleurs ont la fraîcheur de celles de Dali. L'expression du visage dit la découverte d'un mystère non cherché mais reçu, la vocation de le conserver et de le révéler à bon escient. Un regard couvert et aigu, quelque chose de très précis qui flotte, suspendu à un nuage et qu'il faut saisir au bon moment. La main discrètement levée n'ordonne pas, ne conjure pas, elle attire l'attention. On s'éloigne et l'on revient. Le tableau a une confiance ultime à faire, de la plus extrême importance. Le secret de la Joconde, à côté de celui-là, est le secret d'une coquette consciente de son néant.

Nous traversons en chemin de fer la Lucanie. A Oppido Lucania montent des paysans en loques portant sur leur dos d'énormes sacs d'olives. Le train leur épargne la dizaine de kilomètres qu'ils faisaient, récemment encore, à pied. Les faces buri-nées, éclairées d'un chétif sourire, évoquent celles des Indiens des environs de Macchu Pichu, de l'homme dans l'église sans toit de Pissac, agenouillé devant une Vierge coiffée d'un casque colonial, le visage inondé des pleurs de la misère.

Naples. A nos pieds, le cratère du Vésuve. Le soleil couchant rougit la paroi interne qui nous fait face. Des fumerolles se tordent comme des âmes médiévales. Deux cents mètres plus bas, dans le fond de la cuve, le sol paraît ferme et sans histoires. Un grand corbeau nous frôle. Crissement des ailes, pulsation secrète de la masse qui sème la mort. A droite de la baie, des montagnes brunes et striées couvent un lac de boue, le plus récent crachat du monstre. Au loin des cimes blanches. Nous descendons dans le cratère. La main introduite dans une des fissures du roc se retire vite. Le cœur de la terre brûle. L'Etna brûle et fume beaucoup mieux. On y a les pieds au chaud et la tête au froid, mais on ne voit rien. Le nuage vomé cache tout. Ici le volcan paraît désaffecté. Il ne faut pas s'y fier. La coulée de 1944 le prouve. Les volcans attirent. Dans notre monde clos, ils ouvrent sur autre chose.

Le temple de Sérapis, à Pouzzoles, baigne dans l'eau. Colonnes lacustres qui rappellent les ports dorés du Lorrain, le peintre qui a su le mieux évoquer le moment inquiétant et fascinant où le navire vire.

Cumes. Les archéologues ont découvert trois grottes de la Sybille. Admettons qu'elle disposait de grottes de secours. Dans la grotte officielle, la mer résonne avec fracas et justifie les vers de Virgile sur les voix innombrables.

Nous revenons par Caserte, l'incroyable Versailles des Bourbons de Naples, le palais aux deux mille fenêtres. Plus loin sur la montagne, l'ancienne Caserte, village intact du Moyen Age. L'église romane est aussi belle que les magnifiques églises des Pouilles, celle de Bari entre autres, où le chœur nu, vaste, élancé attire à soi tout l'édifice. A Caserta Vecchia, un artifice supplémentaire : une légère déclivité du pavement de la nef fait que l'on monte réellement vers l'autel.

9 décembre 1964. A peine de retour ici, nous allons voir notre blé. Il a bonne apparence. Si le temps doux persiste, il risque même de taller. Sur une pièce semée plus tard, le blé n'est pas

encore levé. Les corbeaux s'en chargent. Ils piochent et tirent sur les jeunes tiges. Nous les mettons en fuite. Ils se posent un peu plus loin. Ils reviendront dès que nous aurons tourné le dos. Le ciel soudain clame. Des centaines de corbeaux franchissent le bois et se dirigent vers la plaine. Les vagues successives empruntent toutes la même trouée. Choucas à tête ronde et claire, dont le gloussement est, pour moi, associé à la découverte de ce monde étrange dont, depuis l'âge de dix ans, je n'arrive pas à sortir, boîte à l'intérieur d'une boîte, univers dans l'univers, où les continents et les mers sont faits de la même substance abstraite et concrète, intellectuelle et onirique. Il y a aussi des freux au cri rauque et au bec énorme usé par les pierres qu'ils projettent en l'air, dans leur travail de sape. Ceux-là blessés, désailés, combattent jusqu'à la mort, saisissant à plein bec le canon du fusil, guerriers du Moyen Age tombés de cheval, écartant la dague qui cherche le joint de l'armure. Le défilé continue. Dans un ordre impeccable, les bataillons s'abattent sur un champ où le maïs vient d'être coupé. Dernier repas avant d'aller jouer dans les chênes. La nuit est tombée. Nous prenons le chemin du retour. Nos pas s'enfoncent dans la terre molle. J'ai l'impression, je ne sais pourquoi, de m'enfoncer dans l'avenir.

Rapports entre la France et de Gaulle. Il la désirait depuis toujours. Le 18 juin, il essaie de la violer. Elle reste de glace. De loin, il l'adjure, la conjure. En 1944, grâce à l'entremise d'amis puissants, il l'épouse. Deux ans plus tard, il s'aperçoit qu'elle ne tient pas à lui. Il la quitte, pensant qu'elle viendra le relancer. Elle le laisse bouder. En 1958, elle a de graves ennuis et perd la tête. Il lui rend visite, la rassure, la séduit. Elle se donne. Ils se remettent ensemble. Maintenant c'est un vieux ménage. Elle supporte son caractère autoritaire, car elle sait qu'elle l'entertera. Il le sait aussi et rêve parfois d'un accident où ils périraient ensemble.

Dieu n'est jamais au programme, mais, à la dernière minute du dernier examen, il souffle la réponse.

Un paysage en dit long. Le rapport avec le ciel, le travail des hommes, le dosage d'arbres, de terre et de pierres et, au point le plus inoffensif du tableau, une surprise : chêne ruiné, usine en fleurs, pylône, silo posés à merveille ou, sur la route ravagée d'autos, la silhouette prémonitrice d'un piéton.

Si les grands spectacles, embrasement du ciel, soulèvements de la mer, teintes des montagnes, jeux des herbes et des eaux, si tout cela n'était destiné qu'à séduire une personne, une femme au regard froid, à la lèvre dédaigneuse? Et si cette femme ne se plaisait qu'aux blessures, ulcères, cris des suppliciés, rires des déments? La Nature s'épuisant à faire sa cour à l'Histoire.

25 décembre 1964. Noël à l'Alpe-d'Huez.

Promenade par les chemins à peine enneigés. Le versant Nord est blanc, le versant Sud presque vert. L. s'éloigne, courant après un point de vue. Allongé au soleil, je laisse flotter mes yeux. Huez, serrée entre deux blocs. Les cils d'une herbe légère vibrent comme des mobiles de Calder. La paroi qui ferme la vallée se rapproche et s'éloigne. Il est difficile de la garder à bonne distance. Je m'y accroche ou la survole. Impossible à un homme de rester à sa place, celle qu'il a reçue ou choisie.

De tournant en tournant, L. a fait un kilomètre. Elle revient, satisfaite d'avoir découvert qu'il n'y avait rien à découvrir. Nous repartons. Nous marchons notre vie.

Le ciel se couvre. Je voudrais assister à un combat de brouillards.

Le feu est au ciel, la neige au clocher.

Comme toute personne d'esprit, L. n'en fait pas montre. Parfois, cependant, elle me fait un cours. Les professeurs nous ont gâtés. Ils nous ont donné le goût des développements logiques en trois points. L'art d'argumenter, qui faisait les

ministres, ne se porte plus. Il n'est même plus toléré chez les instituteurs. La rhétorique s'est effondrée.

Depuis 1944, de Gaulle règne sur la politique, Sartre sur les Lettres. Aucun signe de relève.

Pensionnaires de l'hôtel carrés dans leurs fauteuils habituels. Ne jamais se carrer. Mais quelle forme prendre?

Monsieur Teste ne repoussait pas, entre deux idées, la vue d'une épaule nue. Entre deux caresses, il aurait attrapé non un fantôme, mais une idée vraie.

Le passage de la chose vue à l'idée n'obéit à aucune règle. Le courant passe ou ne passe pas.

Cette jeune fille en profil perdu écoute-t-elle vraiment ce jeune homme? Elle prête son attention. Elle écoute, en elle, ce qui résiste, ce qui réclame, ce qui espère, ce qui craint.

Le ciel a mille pattes. Pourquoi en forme de pics, de cônes tronqués?

X., dit-on est régi par ses idées. Comment être gouverné par ce qu'on passe son temps à perdre, retrouver et reperdre?

La pensée de Pascal sur l'ambition et l'amour fait horreur aux femmes. Elles rêvent d'une vie où l'homme commencerait par l'ambition et finirait par l'amour. Les femmes? Disons L.

Langage berceur de jadis ou berceau des structures d'aujourd'hui, il s'agit toujours de tisser un réseau de protection. Travailler sans filet suppose qu'on soit à ras du réel, au niveau de l'herbe qui pousse, de la neige qui s'amasse.

L. et moi. Je ne finirai jamais de m'étonner sur ce hasard

préétabli. Nous ne l'avons ni voulu ni fui. Nous l'avons inventé. Rien n'aurait duré, si nous n'avions commencé par nous redouter et nous mesurer. Les premières rencontres, avant la guerre. Un langage commun, celui des Facultés, masquant des différences essentielles, celles qui tiennent à l'enfance, la mienne préservée, la sienne menacée. Mon indulgence de jeune homme gâté, son intransigeance de nouveau pauvre. Le quartier Latin était notre milieu de référence; il nous satisfaisait d'autant plus qu'il dissimulait, nourrissait l'équivoque. J'y cherchais des garants intellectuels et toi des appuis pour gagner ta vie. Tu étais dans le vrai. J'étais, moi, en marge.

Je lis dans le journal qu'un de mes camarades de promotion vient d'être nommé ambassadeur au Canada. La ronde continue. J'ai sauté en marche, et ne le regrette pas. L'indépendance est une drogue. Impossible d'y renoncer. Dans ma vie actuelle, je manque d'un milieu. Le littéraire est le dernier de tous, le plus dangereux pour un écrivain. Nos amis sont surtout des universitaires. Voir les professeurs, sans l'être soi. On échappe aux ragots de la corporation; et ce sont les gens les plus honnêtes.

Les ministres ne devraient pas diriger une administration. Le chef du gouvernement pourrait ainsi leur confier des tâches provisoires et essentielles. Ce seraient les dépanneurs et les réformateurs de la Nation.

Cette masse rocheuse au-dessus des gorges de Sarenne ressemble à *Castel del Monte*, le château octogonal de Frédéric II dans les Pouilles. La rigueur astrologique de celui que ses contemporains appelaient *stupor mundi* se retrouve dans les caprices de la nature. On dit que la complexité des problèmes actuels rend nécessaire le pouvoir personnel. Que dire de l'époque où saint Louis envoyait une ambassade, au fond des steppes mongoles, au Grand Khan, était libéré des geôles du Sultan sur l'intervention de Frédéric II, lui-même excommunié par Grégoire IX qu'il voulait déposer? Quel cliquetis de grands hommes!

Certains philosophes pratiquent la chasse aux idées, comme Stendhal la chasse au bonheur. Mais les idées n'ont pas de sexe.

Rêve. Je marchais sur une plage, à bonne distance du rivage. L. marchait cent mètres en avant. Soudain le sable devient mou, très mou. Des vaguelettes se forment sous mes pieds. Le niveau de l'eau monte à toute allure. J'appelle L. et lui dis de regagner la côte. Je m'y efforce. Trop tard. Je suis cerné par des vagues énormes. Le réveil me fait échapper à la noyade. Le raz de marée venait de la terre.

Ce qu'on déclare fatalité de la race, de la classe, de la nation, de la nature humaine, c'est un mélange de chair, d'humeurs, de réminiscences, de désirs et, gouvernant cette confusion, souvent gouverné par elle, le sentiment d'une place à occuper, d'un rôle à remplir. Cette liberté qui cherche à se construire, on l'appelait jadis l'âme. Mot souillé par les hypocrites, bafoué par les sots.

L. est ma société. Notre entente nous isole. Entre vingt et trente ans, j'étais avide de confidences. Les confessions de minuit recueillies en brasserie. Monologues de théâtre. Les vraies confidences, ce sont des gestes esquissés, des phrases inachevées, des regards furtifs. Le risque d'erreur d'interprétation est grand. Le tic de Paul Reynaud secouant énergiquement la tête pendant que Robert Schuman parlait à la tribune.

Ai-je jamais rencontré un vrai mystique? Louis Massignon? Un Malraux avec la Grâce. Sa conversation volcanique charriait imprécations, maximes, souvenirs, attaques féroces et soudain s'apaisait en nappes de douceur franciscaine. Tout y passait : Lawrence d'Arabie, la Vierge Marie, le Glaoui, Charles de Foucauld, Ben Gourion, la pédérasie, l'enseignement de l'arabe, les sept dormants d'Éphèse, le Canada français, le martyr d'Al-Hallaj et, avant tout, la protection des Lieux saints. Je crois que son amour pour l'Islam était un amour désespéré. On le sentait,

on n'osait le lui dire, il s'en rendait compte. Chacune de ses phrases était bourrée de pathétique. Aucun rapport avec la sérénité de l'abbé R. me disant, sans affectation : « Une vocation religieuse, c'est une histoire d'amour. »

La joie du pouvoir, je l'ai vue déborder sur le visage de brochet de Truman, au théâtre de San Francisco, à l'ouverture de la Conférence de la paix avec le Japon. Je l'ai vue aussi illuminer les traits de gras maquereau de Mussolini, pendant une fête de ballilas, alors que j'étais au palais Farnèse. De Gaulle a le triomphe triste.

L'honneur d'être haut fonctionnaire, il faut s'en montrer digne. La phrase de certains dignitaires : « Je sers l'État, et non le gouvernement du moment » couvre toutes les trahisons, toutes les bassesses. L'employeur est le ministre du jour, c'est tout. On est toujours libre de quitter son emploi. Sans monnayer son départ.

A la Télévision, on nous montre camions à coussin d'air et fantassins à réacteur. Cette technique-fiction se démode vite. Elle n'excite plus l'imagination. Nous sommes saturés de nouveautés. La vraie nouveauté serait l'immobilité, la permanence. Actualité de la contemplation.

Nous entrons dans la période des *Sages*, dont les techniciens mettent au point et exécutent les plans. Les chefs politiques seront hissés sur le pavois par les Sages. Mais qui choisira ceux-ci ? L'élite de la haute administration, des grandes entreprises et de l'Université. Mandarinat fondé moins sur les examens que sur la réussite professionnelle. Au chef politique on demandera de pratiquer l'art de gouverner, de savoir jeter du lest, ni trop tôt ni trop tard, et au moment choisi par lui.

Un air de danse entendu devant la patinoire, et me voilà en pleine fleur bleue. L. est restée à l'hôtel. Il fait nuit depuis

une demi-heure. Toutes les lumières sont allumées, mais des lueurs de jour sont encore accrochées aux montagnes. Je pense à tous ceux qui commencent cette nouvelle année dans la solitude. Je suis devenu l'un d'eux, j'envie les couples qui passent serrés dans l'ombre, j'ai soif de tendresse, d'enthousiasme, je voudrais me dévouer. La musique s'est éloignée. Je calcule l'horaire de mes rendez-vous à Paris, la semaine prochaine.

L'adhésion à l'Église libère. Sans lien, l'esprit erre et étroit une billevesée. L'homme qui fuit le mariage et tombe sous la coupe d'une putain.

Animaux domestiques et bourgeois ont peur des grosses voix. Le peuple, non. Il a l'habitude de parler fort.

Le mathématicien, enfermé dans sa logique, cherche l'issue sans frénésie. Le labyrinthe le protège.

L'art des préparations se perd. Tout s'obtient tout de suite. Le plaisir si vif de l'attente a disparu. Faudra-t-il le remplacer par la satisfaction de comparer, d'établir des liaisons, de tracer des diagonales?

Quand la neige tombe, la fenêtre devient le centre du monde. Quand il pleut, c'est la cheminée.

Avec L., j'ai la conviction ou l'illusion de communiquer. Nous croyons donner aux mots le même sens. A force de nous user l'un par l'autre, nous sommes parvenus à la meilleure approximation possible. Mais avec tous les autres? Il faudrait s'arrêter à chaque mot, faire préciser l'intention de chaque intonation. A ce travail de pesées, de ratures, de retouches, qui se prêterait?

4 janvier 1965. Retour au Saussay. Combien de temps mettrai-je encore à me délivrer du vocabulaire de la rue d'Ulm, d'un cer-

BOURBON BUSSET

La Nature est un talisman

Ce livre est le Journal de l'auteur, du premier jour de l'automne 1964 au dernier jour de l'été 1965. Philosophe naïf, il a le privilège de vivre au milieu de la nature, cette nature qui permet sans doute d'entrevoir les significations cachées dont le monde est plein et donc de mieux comprendre notre temps.

nrf



9 782070 209385



66-I A 20938 ISBN 2-07-020938-5

Extrait de la publication